

Rencontre avec un traducteur en arabe, Georges Tarabichi

Josette Zoueïn, Thierry de Rochegonde

DANS CHE VUOI ? 2004/1 (N° 21), PAGES 93 À 99

ÉDITIONS L'HARMATTAN

ISSN 0994-2424

ISBN 2747565459

DOI 10.3917/chev.021.0093

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2004-1-page-93.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Rencontre avec un traducteur en arabe, Georges Tarabichi

Josette Zoueïn – Thierry de Rochegonde

Traducteur, éminent critique littéraire, essayiste, Georges Tarabichi se définit lui-même comme un homme de progrès, laïc, hérétique et toujours à la marge. Nous recevant chez lui, il a accepté, avec cette générosité qui distingue les hommes libres, de retracer pour la revue *Che vuoi ?* son parcours intellectuel marqué par la traduction d'une trentaine d'ouvrages de Freud du français vers l'arabe, réalisée entre 1973 et 1987. Aujourd'hui engagé dans une lutte et un combat sans merci contre l'idéologie islamiste qui domine le monde arabe, Georges Tarabichi a bien voulu revenir sur son itinéraire : son métier d'instituteur ne l'intéressant guère, il s'est rapidement tourné vers le journalisme. Il a dirigé une radio à Damas ainsi que la revue *Al-Dirassat al Arabiyat* à Beyrouth. Dès l'âge de 22 ans, il s'est lancé dans la traduction.

Pour *Che vuoi ?*, nous avons essayé de transcrire la parole de ce grand lettré, parole que nous n'avons pas voulu orienter. Nous remercions Monsieur Tarabichi d'avoir fait l'effort de nous parler en français. Nous ne pouvons que souhaiter que notre transcription laisse entendre sa propre rencontre avec l'œuvre de Sigmund Freud.

« D'une réponse antérieure à la question posée » aurait donc pu être le titre de cet entretien où s'entend le sujet supposé savoir à l'œuvre... Mais comment rendre compte de cette rencontre à laquelle nous étions arrivés avec trois questions écrites auxquelles Georges Tarabichi aura répondu dans le fil tendu de sa parole, souvent émaillée de langue arabe, et de son expérience avec le texte freudien ?

1. *Georges Tarabichi, entre 1973 et 1987, vous avez traduit plus d'une vingtaine de titres de S. Freud. Qu'est ce « désir de traduire » ? Dans cette entreprise langagière, la langue arabe a-t-elle fait l'épreuve de l'étranger ? Si l'on excepte les premières traductions des disciples de Moustapha Ziwar –*

fondateur du département de psychologie de Ain Chams –, ainsi que celles de Sami Ali et Moustapha Safouan, tous deux psychanalystes, références et terminologies manquent encore dans ce domaine. Quelle a été votre contribution ?

2. A vous lire et à vous entendre, vous avez fait de la traduction ce que Freud a fait de la psychanalyse. Votre position de traducteur vous donne la possibilité de lire et d'interpréter le malaise actuel du monde arabe. « Orient Occident, virilité et féminité » (en arabe), « De la renaissance à la réaction » (en arabe) vous y laissez entendre que ce qui est sans rapport entre deux civilisations n'est autre que cette part intraduisible entre masculin et féminin ? Altérité que le malaise tente d'effacer ? La traduction qui est un fait de langage, devient dès lors une opération historique, politique, éthique même. Faut-il à ce propos invoquer les « orientés » de Tarabichi comme naguère les « occidentés » de Jacques Lacan ?

3. Pourquoi ne pas avoir poursuivi ce travail ? Etes-vous donc passé, suivant en cela la tradition arabe, de la traduction au commentaire, comme si ça ne cessait de traduire ? A moins que le texte analysant le traducteur, vous ayez préféré vous en remettre au lien de la psychanalyse et de l'anthropologie ?

*J'ai eu besoin de me comprendre.
Je me suis mis à lire Freud. (G. B.)*

*Georges Tarabichi – Dans un premier temps, « marxiste hérétique », j'ai traduit des ouvrages de Marx, de Lénine, en particulier les ouvrages interdits par Staline, ainsi que de Trotski. J'ai traduit aussi Kautsky et Rosa Luxemburg. Il n'y avait alors que deux langues étrangères dans les milieux intellectuels arabes, le français et l'anglais, pas de traduction directe donc à partir de la langue d'origine, ce fut de même pour Freud. Et, sans être pour autant un érudit en français, je me suis lancé dans cette activité de traducteur du français. Assez vite, je me suis retrouvé en marge par rapport à l'idéologie marxiste dominante et me suis intéressé à l'existentialisme sartrien. Sartre est rapidement devenu l'idole de l'intelligentsia arabe et j'ai pu traduire nombre de ses ouvrages ainsi que ceux de Simone de Beauvoir. Le premier livre que j'ai ainsi publié en mon nom s'intitule d'ailleurs *Sartre et le marxisme*. L'œuvre de Jean-Paul Sartre était tellement présente en moi que je vivais, pour ainsi dire, avec lui au quotidien, en permanence. C'est alors qu'est survenue la guerre des Six Jours, blessure narcissique terrible du monde arabe, et la prise de position de Sartre en faveur d'Israël. En quelques jours son aura dans le monde arabe s'est effondrée. C'était comme la « chute du Père », d'un Père symbolique, et pour la seconde fois, j'abandonnais l'œuvre pour*

laquelle je m'étais totalement investi et avec laquelle je vivais de manière idéologique.

J'avais un problème : j'étais à la recherche d'un père. Et les pères j'aime les brûler ! Ma vie durant, n'avais-je pas mis une confiance absolue dans une figure paternelle pour la voir chuter peu après ? J'ai alors eu besoin de me comprendre. Je me suis mis à lire Freud, et je suis rentré dans un monde qui ressemble à la grotte d'Ali Baba, car il n'y avait pas de culture psychanalytique à cette époque-là. Une erreur qui a duré près de quinze ans ! J'ai lu tout ce qui est traduit de Freud en français, j'ai traduit en arabe une trentaine d'ouvrages de Freud, mais le plus important, c'est que cela m'a fait changer de cap : d'un idéologue, je ne peux pas dire que je suis devenu psychanalyste... C'était magique. Je suis à l'origine critique littéraire et à lire Freud, j'ai eu le sentiment, non pas d'appliquer, mais de réinventer la psychanalyse et la critique littéraire. Après quinze années de traduction, j'ai compris cela : la psychanalyse ne s'applique pas car il n'y a pas de méthode toute prête. Ce n'est pas nous qui éduquons nos enfants, ce sont eux qui nous font père... J'ai été enseigné par elle. Comme c'est le roman qui m'impose la méthode de critique littéraire, pas le contraire. J'ai également lu Jung, Abraham, Ferenczi et Lacan, mais ce dernier ne peut se traduire, n'est ce pas ? Il aurait fallu que je l'entende parler.

Je n'ai jamais rencontré un psychanalyste durant toutes ces années car il n'en existait pas de langue arabe, bien que j'aie été tenté de le faire. Ma rencontre avec la psychanalyse m'a ouvert des portes à l'infini sur un domaine inexploré. *L'oedipe dans le roman arabe* fut mon premier ouvrage. Deux autres ouvrages sur la virilité et l'idéologie virile dans le roman arabe. La dernière tentative que j'ai entreprise dans ce domaine fut l'analyse du roman d'un écrivain marocain intitulé *Le sans pareil*. Par la suite, j'ai été le seul à polémiquer avec une féministe, écrivain arabe d'origine égyptienne, Naoual el-Saadaoui¹. J'étais le seul critique littéraire à avoir parlé de ses romans et de la symbolique de la femme dans le roman arabe d'une manière psychanalytique et lui avait consacré un ouvrage, *Une femme contre la féminité*. Je croyais au féminisme avant de le comprendre du point de vue psychanalytique, et de le critiquer, m'étant apparu à certains égards comme une idéologie de la virilité. C'est seulement lorsque cette auteure découvre l'importance de la psychanalyse qu'une réconciliation devient possible avec elle. Ce qui m'a amené donc à penser qu'il y a la personne qui écrit et le sujet.

Le grand virage a été pour moi en ce sens la rencontre de l'œuvre de H. Hanafi, un des grands maîtres de la pensée arabe moderne qui se considère comme un idéologue illustre. Il est un phénoménologue islamiste. Analyser ou plutôt psychanalyser l'œuvre de Hanafi fut pour moi un revirement total. Il est facile d'appliquer les outils

psychanalytiques sur le roman dont le style est subjectif et même autobiographique. Mais l'œuvre de Hanafi concerne le patrimoine islamique, elle est écrite d'une manière objective. J'ai traité donc son « discours patrimoniste » comme si Hanafi était un romancier et comme si derrière sa relation avec ce patrimoine islamique résidait un roman familial. Ce fut le premier essai d'une psychanalyse de l'idéologie dans la culture arabe. Mon dernier livre publié dans la psychanalyse s'intitule *Les intellectuels arabes et le patrimoine, psychanalyse d'une névrose collective*. Il est une critique du discours traditionaliste arabe qui se veut intellectuel, mais qui est en fait bel et bien un discours de névrose cherchant, dans la renaissance du patrimoine, un grand-père protecteur. Je voudrais témoigner également ma dette ici à Gérard Mendel et à son livre, *La révolte contre le père*, livre d'un psychanalyste et d'un anthropologue.

Le discours d'identité culturelle patrimonial aujourd'hui largement dominant m'est ainsi apparu comme un discours de régression vers un père idéalisé. Il faut bien comprendre ici les deux étapes historiques de ce que j'appelle la névrose du monde arabe : il y a eu d'abord la colonisation, le choc avec l'Occident qu'a constitué l'arrivée et la victoire des troupes napoléoniennes qui a une première fois profondément ébranlé la rue arabe. Plus tard, la rencontre avec Israël, et la défaite totalement inattendue de 1967, a entraîné une seconde névrose collective. Le monde arabe, la rue arabe, a été totalement défait et toute la culture devint salafiste.

J'ai entamé alors le dernier tournant de ma vie intellectuelle avec la lutte contre l'islamisme, retour au Moyen Age, principalement à travers la critique de l'œuvre de H. Hanafi que j'ai rencontré personnellement à Tunis. A entrer dans son monde, je constate aujourd'hui l'importance de l'islamisme dans le monde arabe. Notre travail de civilisation doit être contre l'islamisme et la contradiction qui l'habite. C'est à cela que je m'emploie aujourd'hui. J'y ai d'ailleurs consacré un ouvrage de ces quinze dernières années intitulé *De la Renaissance à la réaction*.

L'Occident n'a pas compris les blessures narcissiques subies par le monde arabe et cette évolution vers l'islamisme. Son approche militaire, évidemment, alimente le terrorisme et tout, aujourd'hui, est devenu terrorisme... Comme Freud parle de « travail de deuil », il existe un « travail de la blessure » que l'Occident, qui ne comprend pas, n'a de cesse d'agrandir quand il faudrait œuvrer à ce qu'elle se referme. Cela rend fou, cela rend la blessure d'autant plus venimeuse. Il n'y a pas à mon sens de choc de civilisations : c'est un choc psychologique qui s'est produit, c'est une blessure narcissique que la rue compense imaginativement dans la régression. L'Occident est l'ennemi parce qu'il représente le progrès et l'Orient s'est trouvé pris

au jeu du miroir. L'Orient a été décentré par l'Occident : avec le terrorisme nous sommes malheureusement de nouveau au centre de l'Occident, et vous comprenez à quel point ceci nourrit le narcissisme. Sachez par exemple que le mot « islamisme » est un mot qui n'existe pas dans la langue arabe... Prenez le public féminin qui assistait à l'époque aux soirées d'Oum Koulthoum, transmises à la télévision, on ne voyait aucune femme voilée, ce qui est impensable aujourd'hui.

C'est la guerre civile libanaise qui m'a fait découvrir Freud. Chrétien de naissance, progressiste de pensée, syrien installé à Beyrouth Est, j'étais autiste pendant cette guerre parce que je ne pouvais que me taire. Freud m'a protégé de l'enfermement total et de la folie. Il m'a aidé à rester en vie intellectuellement et psychiquement : il a été un père protecteur contre cette barbarie autodestructrice. J'avais quitté la Syrie pour des raisons politiques, je quittai le Liban pour des raisons culturelles ; mais pour la première fois, et à ma grande surprise, le Père n'a pas chuté. J'ai bien entendu relevé des manques chez Freud. J'ai découvert à ce moment que Freud n'avait pas vu la mère : raison pour laquelle il n'a pu comprendre la psychose. Si la névrose est paternelle, la psychose, elle, est maternelle.

Freud m'a permis de vivre psychiquement cette période de la guerre et j'ai pu approcher les deux grands tabous avec la montée de l'islamisme que sont Dieu et La Femme. La psychanalyse ne me parlait que de cela, mais il faut savoir qu'aujourd'hui, c'est de plus en plus tabou. Du fait de l'absence de psychanalyste de langue arabe, de l'absence de récits de cure, la psychanalyse est morte dans l'air arabe devenu idéologique. L'école de Youssef Mourad, prestigieuse école de psychologie, n'a pu survivre à l'époque de Nasser. Lorsque l'on songe que le peuple arabe, en raison de son histoire, reste le plus proche de l'Occident... La psychanalyse pourrait enrichir le débat. C'est l'occasion ou jamais de fonder une école psychanalytique arabe. Effectivement, la psychanalyse existe au Liban, Adnane Houballah a pratiqué la psychanalyse en arabe et a écrit en français, surtout son livre, *Le virus de la violence*, sur la guerre civile libanaise, mais c'était dans les années 1990, j'avais déjà quitté le Liban et rejoint la France. Bien sûr que la psychanalyse existe aussi en Tunisie, mais malheureusement, et dans les deux pays, seulement dans les milieux francophones. Cette école francophone qui a vu naître des psychanalystes tels qu'Adnane Houballah dans son livre *Le virus de la violence*, ou Fethi Benslama dans son livre *La nuit brisée*, j'espère qu'un jour ils se convertissent en langue arabe. Avec la troisième génération francophone, on peut espérer qu'elle aura la chance de se développer.

Quant à la censure, je vais vous raconter une anecdote. Lorsque j'ai traduit *Moïse et le monothéisme*, que je considère comme l'un des meilleurs livres de Freud, l'éditeur, sans prendre mon avis, c'était à

Beyrouth Ouest, a déchiré la page qui parle de l'islam comme dérivé de la religion juive. Le livre a obtenu un grand succès dans le monde arabe. En préparant la deuxième édition, j'ai remarqué que cette page manquait et je l'ai réintroduite, comme il est de mise dans ces pays de ne pas toucher à la première édition, le livre a fait le tour du monde arabe. Il ne fut censuré en Egypte qu'à sa septième édition !

De mon côté, je peux dire que j'étais dans un rapport intime avec Freud pendant cette longue période de ma vie. Et d'après moi, il fallait s'identifier à Freud pour le traduire parce que Freud est intraduisible ! C'est la condition essentielle pour pouvoir le traduire. Il y a quelque chose d'intime dans la langue de Freud, que l'on rencontre dans la poésie, quand bien même je ne le lisais que dans des traductions françaises. Il faudrait être entre l'allemand et l'arabe, comme je le suis pour le français, pour réussir à le traduire en arabe parce que la langue arabe est plus poétique que la française et parce que le concept se construit en allemand.

A ce propos, je peux vous dire que je suis très mal à l'aise avec la nouvelle traduction des œuvres de Freud en français. Je m'y noie. Cette nouvelle traduction, quasi scientifique, trop savante, ne me parle plus comme les précédentes le faisaient. Freud n'est pas un simple technicien de la psychanalyse, c'est un grand homme de la culture, on ne peut pas le traduire aussi textuellement, on ne peut pas traduire l'esprit de la langue allemande en français cartésien, c'est pourquoi je suis aujourd'hui en difficulté lorsqu'une nouvelle édition doit être actualisée à partir de cette nouvelle traduction. Ce qui m'a empêché d'ailleurs de publier *Névrose, psychose et perversion* dont la traduction était déjà terminée en arabe. C'est une traduction destinée aux connaisseurs, pas au grand public. Moi, je n'ai pas trahi Freud, sinon il n'aurait pas passé. Pour ma part, la traduction de S. Jankélévitch reste encore la meilleure. C'est vrai, elle n'est pas fidèle à la lettre à Freud mais elle est accessible au grand public.

Ainsi personne n'a osé traduire *L'homme aux rats*, encore moins *Anna O*. Ce sont des cas où il faut être dans l'intimité de Freud pour arriver à bien les traduire ; même l'école égyptienne a rencontré des difficultés. La langue de Freud se comprend à travers les cas, il faut vivre la psychanalyse pour y entrer, ce n'est pas une question de connaissance. J'ai vécu avec Freud pendant quinze ans, et j'ai risqué ! A partir de la *Gradiva*, Freud se demande : « Que faire de ces rêves qu'on n'a jamais rêvés ? » C'est à partir de cette phrase que j'ai compris et psychanalysé bon nombre de romans. A travers un roman arabe, *Le sans pareil*, un cas de psychose *esthétisée* pourrait-on dire, je suis allé tellement loin dans l'âme humaine que le lecteur peine à poursuivre sa lecture. Ce fut une grande aventure dans le domaine de la psychose, ce qui m'a demandé de grandes charges d'outils

Rencontre avec un traducteur en arabe, Georges Tarabichi

psychanalytiques. C'est d'ailleurs l'un de mes rares livres qui n'a jamais été épuisé.

S'agissant de la traduction proprement dite des concepts et termes psychanalytiques en arabe, prenons celui de l'identification, qui n'a pas d'équivalent en arabe. Et qu'il fallait oser inventer, ainsi. Je suis parti de « ce qui est » (*ma houwa*) pour passer au verbe transitif (*maha*), puis au verbe réfléchi (*tamaha*) pour arriver enfin au concept d'identification au sens transitif et intransitif en même temps, et ainsi j'ai eu en arabe *tamahi* et *moumahat*. A partir de cette formulation, j'ai pu rejoindre en quelque sorte l'étant français, mais aussi l'*idem* latin. J'en avais discuté avec M. Safouan à l'époque parce que le mot manquait en arabe à sa célèbre traduction arabe du livre *L'interprétation des rêves* de Freud. C'était en un sens ma trouvaille. Pour la psychanalyse de même ! Une des grandes difficultés de la traduction réside dans les cas d'homonymies. La première fois que j'ai parlé de Lacan dans mes écrits, ce fut à propos d'un romancier syrien, Hanna Mina. Lacan joue beaucoup de l'homonymie entre « mer » et « mère » alors que pour ce romancier, la mer c'est Dieu, c'est le grand Père, le Père idéalisé ! Ici, n'oublions pas un détail, c'est que le mot « mer » en arabe est masculin et non pas féminin comme en français. Comment, dans ce cas, « appliquer » le lacanisme qui est en fin de compte une exploration de l'inconscient en tant que langage, et ce selon la phrase célèbre de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage » ? Comment dès lors traduire ?

Prenons pour conclure *das Es* : « le ça ». Le défini en arabe ne supporte pas en principe l'article défini, tout comme en français d'ailleurs. On ne peut pas dire « le celui-là », mais j'ai traduit par *al-haza*, qui donne « le ça ». Ce fut une audace ! Freud aussi a dû en son temps transgresser la grammaire pour traduire l'inconscient ! Peut-être ai-je fait aussi la même chose dans mes traductions...

Texte revu par l'auteur

¹Traduite de l'arabe, publiée aux Editions des Femmes, L'Harmattan, Parangon, N. el-Saadaoui lutte pour la libération de la femme dans les pays arabes. Elle a été emprisonnée en Egypte pour avoir demandé le divorce !